Document generated on 04/24/2024 10:02 p.m.

Études internationales

Vers une science de la politique internationale : Perspectives, promesses et résultats
Toward a Science of World Politics: Perspectives, Promises, and Payoffs

J. David Singer

Volume 15, Number 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI: https://id.erudit.org/iderudit/701751ar
DOI: https://doi.org/10.7202/701751ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)
1703-7891 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Singer, J. D. (1984). Vers une science de la politique internationale : Perspectives, promesses et résultats. *Études internationales*, *15*(4), 849–876. https://doi.org/10.7202/701751ar

Article abstract

Concentrating on "the how of International Relations", this article deals in its first half with three major issues in scientific methodology : 1) importance of the scientific mode in acquiring and transmitting knowledge, and also rendering it more policy-relevant; 2) methods of forecasting international events and their evaluation; 3) different routes to theory-building : induction, deduction, analogy, gaming and computer simulation. The second half of the paper substantiates this methodological survey by presenting some findings from the Correlates of War Project that has been going on at the University of Michigan for two decades. The emphasis is on the rigorous identification of the phenomenon (War) and on the presentation of data on different factors at different levels of analysis correlated with its incidence.

Tous droits réservés © Études internationales, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

VERS UNE SCIENCE DE LA POLITIQUE INTERNATIONALE: PERSPECTIVES, PROMESSES ET RÉSULTATS

J. David SINGER*

ABSTRACT — Toward a Science of World Politics: Perspectives, Promises, and Payoffs

Concentrating on "the how of International Relations", this article deals in its first half with three major issues in scientific methodology: 1) importance of the scientific mode in acquiring and transmitting knowledge, and also rendering it more policy-relevant; 2) methods of forecasting international events and their evaluation; 3) different routes to theory-building: induction, deduction, analogy, gaming and computer simulation. The second half of the paper substantiates this methodological survey by presenting some findings from the Correlates of War Project that has been going on at the University of Michigan for two decades. The emphasis is on the rigorous identification of the phenomenon (War) and on the presentation of data on different factors at different levels of analysis correlated with its incidence.

Une des punitions souvent administrées pour avoir commis le péché de préconiser ou pratiquer des approches non orthodoxes face à un problème donné, est de se voir demander, encore une fois, d'expliquer et de justifier cette approche. En dépit de l'impression répétée de déjà vu, la punition est en quelque sorte bien adaptée au « délit ». Si comme dans le cas des relations internationales – la plupart des collègues, étudiants et praticiens semblent heureux de suivre les traces de Thucydides, Kautilya, Machiavel, Clausewitz ou Aron, alors conviendrait-il de les laisser en paix. Après tout, ces gentlemen étaient érudits, observateurs, perspicaces et – étant donné la complexité de l'objet d'étude – raisonnablement précis et systématiques. En travaillant une fois de plus à la défense de l'approche scientifique, behaviorale pour la bonne compréhension de notre sujet, quelques justifications importantes s'imposent.

Il y a en premier lieu la considération purement intellectuelle, qu'il semblerait que dans tout effort académique la recherche de connaissances cumulatives doit être menée à l'aide des outils les plus efficaces qui sont disponibles. Pour les astronomes, faire fi du télescope ou encore pour les archéologues ignorer les méthodes de datation au carbone 14, semblerait irresponsable. De même les chercheurs en sciences sociales ne doivent pas renier des instruments d'observation et de mesure efficaces et sûrs telles des règles de codification explicites pour la classification de cas, des méthodes de comparaison pour classer selon leur dimension respective un grand nombre de pays.

* *Professeur au Département de science politique à l'Université du Michigan, Ann Arbor, États-Unis.*
Études internationales, volume XV, nº 4, décembre 1984.

Dans le même esprit, aucun biologiste ou physicien ne parviendrait à mesurer le degré d'association entre des variables sans avoir recours à des coefficients de corrélation, ou la puissance d'une variable à changer la magnitude d'une autre variable sans le secours de quelque analyse de régression, ou encore la vaisemblance d'une distribution empirique donnée, qui se produit de façon fortuite, sans l'aide de l'une ou l'autre version d'un test statistique significatif. Toutes ces méthodes sont également applicables à l'étude de la politique internationale, à condition que nous procédions au préalable à une définition opérationnelle de nos principales variables. Parler de recherche dans le domaine de la science, et ensuite agir comme si les souvenirs aléatoires se rapportant à l'histoire, les catégorisations impressionnistes et les aperçus de nature poétique sont tout ce dont nous avons besoin, revient à admettre que nous ne sommes pas sérieux lorsqu'il s'agit de notre discipline.

En second lieu, il y a la considération pédagogique. Étant donné le fait que la plupart des intellectuels sont aussi ceux qui enseignent dans les universités, la façon dont nous poursuivons notre recherche influence inévitablement le développement intellectuel de nos étudiants. Il n'est pour moi, pas du tout surprenant que les étudiants des cycles supérieurs universitaires soient rarement mieux équipés pour comprendre et analyser les problèmes politiques, sociaux, diplomatiques, militaires et économiques que les ouvriers et les paysans, et ce malgré la patine culturelle qui accompagne l'éducation supérieure. Alors que les étudiants types en génie civil ou en biologie seront à même de comprendre les questions relatives à ces domaines, ni ceux-ci ni l'étudiant en relations internationales ne seront capables de faire la même chose à propos des questions concernant ce dernier domaine. Cela n'a donc rien d'étonnant si le politique demeure essentiellement une affaire de « show-business » et que les politiques étrangères soient conçues et étayées sur une base de folklore et de xénophobie !

Ce qui nous amène, naturellement, à la troisième considération: le processus décisionnel lui-même. Un taux d'erreurs élevé en analyse et en prédiction a toujours fait naître le danger d'un désastre de politique étrangère, mais le prix de l'incompétence dans le passé était négligeable en comparaison à celui auquel nous faisons face aujourd'hui. La race humaine se voit présentement confrontée à un danger considérable, qui résulte en des milliers de décisions prises depuis les cinquante dernières années par des gens qui n'avaient aucune idée de la façon d'évaluer les options possibles, et se basaient ainsi sur des prémisses fragiles – d'un point de vue scientifique – pour choisir les politiques rudimentaires et auto-destructrices qui nous ont mené à cette situation menaçante. Ainsi, ni les élites travaillant dans le domaine de la politique étrangère, ni leurs opposants, ni les « faiseurs d'opinions » ni les citoyens, ne sont en mesure de prédire avec assurance que tel comportement, à la faveur de telles circonstances, devrait donner tels résultats. Les chercheurs n'ont pas généré la connaissance mais ont plutôt produit de longues études qui renferment des opinions et spéculations reposant sur peu ou aucune évidence empirique reproductible.

En somme, nous avons trois bonnes raisons pour constater l'état déplorable de la discipline. Est-ce que cela suppose pour autant que rien ne soit survenu depuis que les approches utilisées en politique internationale, tributaires de la science

sociale, ont commencé à susciter intérêt, support et engagement? Selon moi des progrès perceptibles ont été réalisés dans les domaines de la recherche et de l'enseignement, mais considérant l'état de la profonde ignorance qui existait au début des années 60, ces progrès ont à peine laissé leur marque.

Un peu plus loin dans ce chapitre, je tenterai de résumer quelques-unes de nos plus intéressantes découvertes, concernant plus spécialement des données de nature historique, mais mentionnons que, même si ces découvertes se voyaient décuplées, leur impact sur la condition humaine serait négligeable. En plus de la grande distance que nous devons encore parcourir avant d'acquérir une compréhension plus adéquate de la dynamique des relations internationales, demeure l'incapacité et/ou la répugnance des élites – considérant leur éducation médiocre et leur socialisation politique pseudo-scientifique – pour encourager, comprendre ou appliquer la connaissance en vigueur jusqu'à maintenant.

I – VERS LA PRÉDICTION

Quelle que soit la façon de considérer les aspects significatifs de la recherche dans le domaine des politiques internationales, la tâche première se veut toujours être celle de la prédiction: l'habileté à prévoir honnêtement les résultats qui sont plus susceptibles de découler de conditions et événements donnés. Que notre intention soit d'aider, de chercher à tromper ou de renverser ceux qui décident actuellement des questions de guerre et de paix, cela m'apparaît fondé.

Une distinction importante devrait, cependant, être faite au départ: il s'agit de la distinction entre prédictions contingentes et non contingentes. Dans le cas de la prédiction contingente on reconnaît explicitement – quelle que soit l'importance de la période historique étudiée – qu'une intervention humaine intentionnelle peut faire dévier la marche de l'histoire. En fait quelqu'un peut tout simplement prendre connaissance du futur et procéder à une lecture des situations présumées sans mention des événements qui pourraient effectivement intervenir entre la prédiction et le résultat. Cette façon déterministe de spéculer sur l'avenir fut très répandue à travers l'histoire et est encore aujourd'hui fréquemment utilisée, elle m'apparaît cependant grossièrement inadéquate. Même si elle peut sembler académiquement de bon ton et « réaliste », aussi bien que psychiquement et moralement rassurante, la prédiction non contingente me semble, vue sous l'angle de l'empirisme et de l'éthique, inadéquate. D'un point de vue purement scientifique, nous savons qu'une certaine proportion de la variation dans n'importe quelle catégorie de résultats se référant au domaine social (et même technologique) est justifié par les événements qui se produisent tout juste avant les résultats observés. Le degré de cette variation est bien sûr, une importante question empirique[1]. Et d'un point de vue éthique, le chercheur en sciences sociales doit se soucier de la variation non déterminée,

1. H. CANTRIL. « The Predictions of Social Events », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 33, 1938, pp. 364-389; L. GOODMAN. « Generalizing the Problem of Prediction », *American Sociological Review*, 17, 1952, pp. 609-612; E. GRUNDBERG et F. MODIGLIANI. « The Predictability of Social Events », *Journal of Political Economy*, 62, 1954, pp. 465-478.

essayer de la mesurer, et ensuite explorer des manières dont son travail peut être exploité par et pour l'humanité.

Laissant de côté les méthodes équivoques telles la contemplation d'un nombril, les distributions de feuilles de thé et d'intestins de poulets, les dispositions des lignes de la main, et les positions des étoiles, nous pouvons discerner quatre orientations principales. Tout d'abord, il y a la méthode par simple extrapolation, dans laquelle nous assumons que les tendances passées vont se poursuivre au présent et vers le futur de façon constante quant à la direction et au taux de changement. Un des plus interessants exemples, mais également hasardeux, est celui des efforts poursuivis par Fucks[2] afin de prédire la distribution des capacités nationales au tournant du siècle. Plus risquée était l'extrapolation du Pentagone concernant les taux de production soviétique et américain vers la fin des années 50, qui a conduit à la prévision d'un « missile gap » qui n'a en fait jamais vu le jour. En l'absence de toute autre information, ce type de prévision est mieux que rien, mais il comporte six défauts sérieux, l'un d'eux, bien sûr, est qu'il se veut totalement fataliste en ce qu'il ignore la possibilité d'une modification future du comportement humain. Deuxièmement, il nie l'existence des limites extrêmes et tend à croire que la croissance et la décroissance des courbes graphiques ne plafonnent pas en se rapprochant des seuils limites inférieurs et supérieurs. Troisièmement, il nie aussi la possibilité que les relations causales entre les variables qui influencent la ligne directrice puissent elles-mêmes subir des changements.

Quatrièmement, une simple extrapolation ignore la possibilité des mécanismes auto-correcteurs ou auto-amplificateurs en ce sens que la croissance ou la décroissance de la variable elle-même peut exercer un effet sur une des variables qui normalement l'influence et ainsi modifier indirectement sa direction et son taux de changement. Cela s'applique dans le cas des phénomènes écologiques comme celui des populations de lynx et de lapins[3] et de celui du rapport entre les propriétés de consommation – pollution du combustible[4] ou encore dans le cas du phénomène à plus petite échelle associé à la « prophétie auto-validante »[5]. Cinquièmement le fait que cette méthode se base souvent sur un trop court laps de temps ou une faible quantité d'observations, conduit au danger d'extrapolation à partir de perturbations accidentelles. Finalement lorsque les observations ne sont pas suffisamment fréquentes, il existe toujours la possibilité que ce qui apparaît comme étant une tendance séculaire soit en fait un phénomène cyclique. Malgré ces réserves, la méthode par extrapolation continue à être grandement utilisée pour l'étude des systèmes sociaux.

Une seconde méthode de prévision communément appelée « *seats of the pants* » a été rendue célèbre par nos analystes les plus entreprenants dans les

2. W. FUCHS. *Formeln zur Macht*, Stuttgart, Deutsch Verlags-Anstalt, 1965.
3. A.J. LOTKA. « The Growth of Mixed Populations: Two Species Competing for a Common Food Supply », *Journal of the Washington Academy of Sciences*, 22, 1932, p. 461.
4. D. MEADOWS *et al. The Limits to Growth*, New York, Universe, 1972.
5. R. MERTON. « The Self Pulfilling Prophecy » *in* MERTON, *Social Theory and Social Structure*, Glencoe, Ill., Free Press, pp. 421-436; H. SIMON. « Bandwagon and Underdog Effects of Elections of Predictions » *in Models of Man*, New York, Wiley, 1957.

domaines militaire et politique[6]. Il s'agit essentiellement de quelque chose de plus que de combiner l'imagination au bon sens. Même si cette méthode offre une flexibilité plus grande que celle offerte par la méthode par extrapolation, elle repose – comme les résultats de Jensen[7] le suggèrent – sur des fondements plus fragiles. Une autre méthode qui s'apparente à cette dernière est la méthode Delphi[8] où des spécialistes indépendants font parvenir leurs prédictions à un agent central qui opère un classement des résultats et leur retourne les données comparées. À la lumière de cette distribution les spécialistes doivent réviser (ou conserver) leurs prévisions originales. Même s'il s'agit souvent d'une formalisation de ce qui se passe dans les ministères concernés par les questions de politique étrangère, cette technique a au moins le mérite de fournir des informations sur la manière dont les répondants sont influencés par autrui. Ainsi elle peut servir d'excellente réplique des expériences de Asch[9] et de Shérif[10] mais peut difficilement être une base solide pour des prévisions convaincantes.

Une troisième méthode est le jeu de simulation (*man-machine simulation*)[11]. Dans ce cas, plutôt que d'avoir recours à des spécialistes, on fait appel à des étudiants ou des praticiens pour les enjoindre de jouer un scénario après leur avoir assigné des rôles, selon des indications données. Cette base de départ non seulement dépend de la justesse du bon sens, mais ne se reproduit pas aussi facilement que le raisonnement écrit découlant des scénarios conceptuels.

Une quatrième méthode est une simulation par ordinateur. Même si elle procède à partir de données hypothétiques et de modèles naïfs non vérifiés, elle offre une base plus solide pour la prévision que les trois méthodes précédentes. Cela s'explique parce que nous devons rendre explicites les variables que nous utilisons, nos suppositions quant à leur magnitude de même que les procédés qui prétendument aboutissent aux résultats simulés. Mais comme les données sont imaginaires et le modèle simplement une formalisation des hypothèses partielles des analystes, un homme politique serait imprudent de considérer les résultats sérieusement. Je reviendrai, en temps opportun, à cette méthode particulière qui me semble prometteuse.

Il existe plusieurs variations de ces quatre approches, et des volumes pourraient être écrits dans le but de résumer et d'évaluer les procédures et les résultats à ce jour. Mais notre intention ici n'est pas tant d'invectiver les méthodes les plus familières que d'identifier quelques uns des problèmes et les possibilités associées à une stratégie plus rigoureuse.

6. H. KAHN et A.J. WIENER. *Year Two Thousand*, New York, Macmillan, 1967; B. DE JOUVENEL. *Art of Conjecture*, New York, Basic, 1967.
7. L. JENSEN. « Predicting International Events », *Peace Research Reviews*, 4/6, 1972, pp. 1-65.
8. O. HELMER *et al. Social Technology*, New York, Basic, 1966.
9. S.E. ASCH. *Social Psychology*, New York, Prentice Hall, 1952.
10. M. SHERIF et C.I. HOVLAND. *Social Judgment*, New Haven, Yale University Press, 1957.
11. L. BLOOMFIELD et N.J. PADELFORD. « Three Experiments in Political Gaming », *American Political Science Review*, 53/4, 1959, pp. 1105-1115; H. GUETZKOW *et al. Simulation in International Relations*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1963.

Ayant critiqué quelques unes des méthodes prévisionnelles en politique étrangère, il m'incombe de suggérer quelques possibilités de changement. Selon moi, il y en a deux, l'une étant essentiellement une extension de l'autre. La première pourrait être appelée « la méthode associative-antécédente de prédiction » (« *the postdict predict method* ») et l'autre – que je préfère davantage – pourrait être appelée « la méthode avec appui théorique » (« *the theory-based method* »). Une description de chacune de ces méthodes saura mettre en lumière leur différence.

Par la première je n'entends rien de plus qu'une méthode par laquelle nous vérifions d'abord la direction et la force d'association entre une ou plusieurs prédictions et un résultat observé par le passé, et ensuite projetons dans le futur cette corrélation de nature historique. Cette méthode est vraisemblablement la plus appropriée à court terme, mais elle concerne tout de même quelques caractéristiques de la simple extrapolation. Toutefois il existe en même temps quelques distinctions importantes.

Avec la méthode par extrapolation, il s'agit simplement d'estimer ou de mesurer la valeur (magnitude) d'une variable donnée, isolant des points dans le passé récent et éloigné, les fixer sur un axe temporel, tracer une ligne droite, courbe ou sinueuse par rapport à ces points et ensuite poursuivre cette ligne vers le futur. Ainsi, si les dépenses militaires d'une nation ont en moyenne augmenté de 5% par année, et ce depuis les dix dernières années, il s'agit de tracer pour le futur une courbe ascendante montrant une augmentation continue de 5% par rapport à l'année précédente. La même chose serait vraie pour des variables facilement mesurables, telles les contributions à l'endroit d'une organisation intergouvernementale ou d'autres plus déconcertantes, telles la similarité dans le profil des attributs de deux nations membres d'une même alliance ou la concentration de la capacité militaire chez les grandes puissances.

Cependant dans la méthode proposée ici, nous prolongeons ou extrapolons le rapport premier observé entre deux variables ou plus. Si par exemple nous avons découvert qu'une certaine catégorie de nations sous-développées sont d'accord pour commercer entre elles lorsque leur PNB atteint $280 per capita mais deviennent plus réticentes s'il excède cette limite, nous pouvons (avec certaines mises en garde) utiliser ce rapport observé par le passé comme une base possible de prédiction pour le futur. Ou encore, si par exemple, nos analyses associatives vérifiées révèlent que des conflits bilatéraux illustrés par des ratios menace/promesse d'un coefficient de -4 aboutissent moins souvent en une guerre que les conflits situés au-delà de ce seuil. Nous pouvons utiliser ce fait observable comme une base possible de prédiction des dénouements des futurs conflits.

Pour revenir à une question déjà abordée, mentionnons qu'il s'agit de prédictions contingentes plutôt que fatalistes. Elles nous révèlent que si le PNB per capita de certains pays excède la limite, leur comportement en politique étrangère sera appelé à changer, de même que si le ratio menace/promesse demeure bas les guerres seront moins fréquentes. Ainsi, nous articulons notre modèle, opérationnalisons les variables prédites et les variables résultantes, et ensuite vérifions les relations bivariées ou multivariées découlant de ce modèle à partir d'une période significative du passé. Dans la mesure où nos rapports postulés se voient confirmées

par les faits historiques, nous pouvons dire que la faculté de prévision de nos modèles l'a été également. De plus – il s'agit d'une mise en garde d'importance – dans la mesure où nous sommes disposés à assumer une continuité entre les rapports observés dans le passé et ceux qui éventuellement surviendront dans le futur, nous pouvons utiliser ceux-ci pour des buts de prédiction. Mais comme Rapoport[12] nous le rappelle, il peut s'agir d'une présomption. Une deuxième mise en garde doit souligner que ces prédictions sont, au mieux, probabilistes[13]. Même dans l'événement qui comporte une série parfaite de corrélations historiques entre les variables prédites et les variables résultantes – ce qui est extraordinairement rare en relations internationales – on agirait prudemment en minimisant la force du rapport contingent. Et si – ce qui est plus probable – nous trouvons des coefficients partiels ou multiples allant de .5 et .8, nous devrions supposer que l'association prédite ne sera vraisemblablement pas plus convaincante dans le futur.

Une troisième mise en garde plutôt manifeste est que peu importe la logique de la corrélation antécédente vérifiée, la présomption *ceteris paribus* peut très bien ne pas être pertinente pour le futur. Quel que soit le modèle de prédiction utilisé, en partie parce qu'il évite de considérer l'influence de quelques ou plusieurs variables non observées ou non mesurées, celui-ci peut tout simplement ne pas s'appliquer à des cas subséquents[14]. En guise d'illustration, la corrélation entre le ratio menace/promesse et la guerre peut s'appuyer sur une assez longue période pendant laquelle le système international dans son ensemble a présenté un index de bipolarité faible. Mais si la formation de nouvelles alliances devait engendrer une situation plus tendue, tout juste après l'événement observé, trois ou quatre partis pourraient encourager leurs alliés à conserver une attitude ferme au moment critique d'un conflit diplomatique, même si les échanges verbaux peu de temps auparavant demeuraient sous le seuil de la limite critique. Et ainsi de suite.

Pour résumer, les associations conçues en référence à l'histoire augmenteront certainement la précision de nos prédictions contingentes, et ce spécialement si elles sont combinées à des constructions de scénarios présentant une certaine originalité (et de la rigueur également)[15]. Mais bien qu'il s'agisse d'une amélioration considérable comparée à ce que seraient nos possibilités sans ces connaissances corrélatives et ces modèles associatifs-vérifiés, tout cela demeure bien fragile un peu comme le roseau dans un milieu fort perturbé. Si le chercheur est destiné à rehausser de façon appréciable la capacité à survivre, il ou elle doit faire mieux.

Deux points ressortent de la discussion précédente: a) la science corrélative n'est pas la même chose que la science explicative; et b) plus près sommes-nous de cette dernière, plus précises seront nos prédictions. Mais ce que l'on entend par

12. A. RAPOPORT. « Various Conceptions of Peace Research », *Peace Research Society Papers*, 1972.
13. P. MEEHL. *Clinical vs Statistical Prediction*. Mineapolis, University of Minnesota Press, 1954.
14. W. MOORE. « Predicting Discontinuities in Social Change », *American Sociologic Review*; B.M. RUSSETT. *Trends in World Politics*, New York, Macmillan, 1965.
15. L. BLOOMFIELD et R. BEATTIE. « Computers and Policy- Making: The Cascon Experiment », *Journal of Conflict Resolution*, 15/1, pp. 33-46; J.D. SINGER. « Knowledge, Practice and the Social Sciences in International Politics », *in* Palmer (ed.) *A Design for International Relations Research*, Monograph 10 of American Academy of Political and Social Science, pp. 137-149.

science explicative est pour beaucoup une question de point de vue personnel ou de but scientifique. Par exemple quelques chercheurs affirmeront avoir une explication pour tel résultat dès qu'ils ont trouvé l'équation qui produit une distribution préalablement *prédite* assez rapprochée de ce qui est réellement *observé*. À l'autre extrême, quelques scientistes du domaine social, pourraient insister sur l'établissement d'un lien entre variables prédites et variables résultantes, via le processus intra-psychique (ou même bio-chimique) de ceux dont les décisions et les comportements supposément unissent ces deux catégories de variables. Et entre ces extrêmes on trouve plusieurs autres opinions quant à ce qui constitue une explication adéquate, et à quel niveau d'analyse nous devons nous situer afin de fournir une description satisfaisante d'une série d'événements et de situations. Mais considérant nos desseins, entendons-nous sur ce qui suit: une science explicative se veut un compte-rendu des événements et situations séquentiels qui lie ensemble quelques variables prédites et une variable résultante d'une façon suffisamment évidente, rigoureuse et plausible pour gagner l'assentiment de la plupart des observateurs compétents.

On remarquera que la compétence est laissée indéfinie, que les mots rigoureux et plausibles comportent une forte connotation inter-subjective, et que ces liens qui sont évidents n'ont pas besoin d'être articulés, observés ou démontrés. On notera également que le mot « causal » n'est pas employé. Alors que nous pouvons parler avec une certaine confiance du processus « causal » d'une manière plutôt rudimentaire (comme pour la pression sur le levier qui ouvrira une porte, ou une injection d'adrénaline qui amène la relaxation de certaines membranes), le scientiste social serait sage d'oublier (ou au moins éviter) ce qui se rapporte à la causalité. À peu près n'importe quel processus social d'intérêt peut se produire via tellement de voies différentes et inobservables que nous devrions exécuter des acrobaties déductives afin de spécifier la causalité.

De retour maintenant à la nécessité d'une théorie pour formuler des prédictions contingentes crédibles, je définirais l'explication reproductible et rigoureuse d'une série d'événements donnés comme une théorie. En contrepartie, le terme « théorie » ne devrait pas s'appliquer à une intuition, un vague soupçon, un scénario généralement accepté, un modèle mathématique non expérimenté, ou même à un exemple clairement démontré de corrélation entre deux variables ou plus. Considérant cette perception de la théorie explicative (pour être redondant), que peut-elle apporter de plus aux fins de prédiction, que les techniques de corrélations observées?

La principale différence repose dans la faiblesse de la prédiction basée uniquement sur les corrélations observées. C'est que les corrélations ne nous révèlent que le degré général d'association entre nos variables prédites et nos variables résultantes, et informent peu en ce qui regarde les exceptions[16]. Plus spécialement, elles ne nous donnent que les aperçus les plus sommaires par exemple de quand et pourquoi le modèle général ne s'applique pas. En d'autres mots, elles

16. Robert L. ROTHSTEIN. *Planning Prediction, and Policy-Making in Foreign Affairs*. Boston, Little Brown, 1972, pp. 163-164.

informent peu concernant le réglage, la direction, et la magnitude des changements dans les rapports interdépendants des variables prédites. Elles ne sont pas non plus d'une grande aide pour nous aider à expliquer ces quasi inévitables dynamiques de systèmes qui agissent de façon continue sur la façon dont les variables prédites se heurtent aux résultats. En l'absence de telles connaissances, il est presque aussi dangereux d'extrapoler une corrélation historiquement observée dans le futur que de généraliser la magnitude d'une seule variable pour les autres à venir. En somme, la science corrélative peut nous aider en partie, mais tant que nous ne construisons pas et ne vérifions pas empiriquement une théorie qui offre une rigoureuse explication du changement et des associations constantes du passé, nous formulons des prévisions peu consistantes. Comme Comte nous le rappelait, *on doit savoir pour prévoir*.

II – LES VOIES D'UNE THÉORIE SCIENTIFIQUE

Reconnaître que les théories explicatives sérieuses offrent la base la plus solide pour établir des prédictions en politique étrangère et faire avancer la discipline est une chose, s'entendre sur les voies les plus prometteuses pour la construction de ces théories en est une autre. Bien que je ne puisse aborder une discussion de façon approfondie sur les stratégies alternatives de construction des théories, quelques commentaires subjectifs pourraient être à propos. Nous restreignant à la théorie scientifique telle qu'entendue ici, laissez-moi esquisser un profil de cinq orientations générales et les commenter.

L'une d'elles est la pesante stratégie inductive, dans laquelle nous articulons et vérifions un certain nombre d'hypothèses à la lumière d'éléments significatifs du passé. Comme nous vérifions, rejetons, modifions, vérifions à nouveau et confirmons ces hypothèses (où infirmons, pour les puristes) nous pouvons les réunir dans une entité de la science explicative et prévisionnelle parfaitement intégrée et logique. Bien qu'il ne s'agisse pas de l'approche pour une construction de théorie que les philosophes de la science et les livres de méthode préconisent, elle s'avère souvent être la plus efficace. Mais cette efficacité dépend également de la sophistication théorique du chercheur, de la subtilité épistémologique et de la perception de la réalité politique.

À l'autre extrême se situe la stratégie déductive dans laquelle on construit une théorie à partir d'un tout. Nous pensons à des explications alternatives possibles pour le phénomène résultant qui nous intéresse, choisissons celle qui semble la plus plausible, la plus logique est plus compatible avec notre orientation théorique générale, et (moins souvent) plus logique avec les découvertes des autres. Ensuite nous articulons le modèle explicatif présumé dans une forme mathématique, schématique ou verbale. Certains affirment avoir produit une « théorie » mais la plupart s'entendraient pour dire que le modèle formalisé doit être raffiné davantage au moyen du langage opérationnel pour être ensuite soumis à une série de vérifications empiriques systématiques à la lumière d'éléments significatifs du passé.

De fait, la plupart des scientistes couronnés de succès travaillent avec un mélange de ces deux stratégies, allant de la construction de modèles à leur vérification systématique et vice-versa. L'analyse strictement par induction est inefficace, parce qu'elle offre peu de repères pour choisir et ensuite synthétiser les propositions vérifiées dans un ensemble cohérent et logique. Quant au déductivisme pur, il est inefficace parce que notre discipline n'a virtuellement pas de large ensemble théorique valable à partir duquel commencer la recherche, et parce que l'explication finale peut – malgré sa finesse et sa plausibilité – être plutôt en contradiction avec les faits historiques. De plus jusqu'à ce qu'une proportion satisfaisante de la science corrélative ait été générée par la stratégie inductive, nous avons peu de fondements pour considérer sérieusement l'un ou l'autre des nombreux modèles plausibles que nous pouvons construire.

Une troisième stratégie est celle par analogie, où nous construisons des modèles selon un postulat de similarité entre le monde des relations internationales et celui des petits groupes, organisations industrielles, communautés urbaines et ainsi de suite. Alors qu'il est grandement souhaitable pour toutes les sciences sociales de comparer avec les autres disciplines et aussi d'emprunter d'elles, il est assez risqué d'assumer que les nations se comportent de façon analogue aux individus, aux départements de vente ou aux agences métropolitaines dans des situations comparables[17]. De telles analogies offrent bien entendu une source riche d'idées pour des modèles pertinents de politique étrangère, mais comme on l'a déjà mentionné, il n'y a pas de substitut à la vérification empirique par l'épreuve des faits bruts de l'histoire.

Quatrièmement nous retrouvons le jeu de simulation (*man-machine simulation or gaming*), où des individus ou encore de petites équipes se voient assigner des rôles de pays, donner une description du pays et encourager à jouer un scénario. Quand cette activité est hautement contrôlée et structurée, elle peut nous mettre en garde contre les implications moins visibles de nos modèles mais, si elle est menée de manière informelle, en simple jeu – comme suggéré précédemment – cette stratégie est une perte de temps, probablement même dangereuse. Le danger, bien entendu, repose sur le fait que les joueurs révèlent l'un ou l'autre aspect de leurs sens pratique par le biais de leur rôle respectif, jouent en fonction de celui-ci et de leurs propres besoins psychiques et sont ensuite informés qu'ils ont reproduit quelque aspect de la politique internationale[18].

Une cinquième stratégie, qui selon moi devrait davantage attirer notre attention, est celle de la simulation par ordinateur ou représentation de la réalité[19]. Comme je la perçois, cette approche nous offre les avantages principaux des quatre

17. J.D. SINGER et Paul RAY. « Decision-Making in Conflict », *Bulletin of the Menninger Clinic*, 30/5, 1966, pp. 300-312.
18. J.D. SINGER. « Data-Making in International Relations », *Behavioral Science*, 10/1, 1965, pp. 68-80.
19. H. ALKER et R. BRUNNER. « Simulating International Conflict », *International Studies Quarterly*, 13/1, 1969, pp. 70-110; M. GORDEN. « Burdens for the Design of a Computer Simulation » *in* Bobrow and Schwarz (eds). *Computers and the Policy-Making Community*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1968; S.A. BREMER. *Simulated Worlds*. Princeton, N.J., Princeton University Press, 1977.

autres stratégies avec seulement un sérieux handicap: celui du coût. Le temps requis pour travailler à un scénario couvrant un demi-siècle, par exemple, plus l'espace d'entreposage de l'ordinateur, plus les nombreuses semaines de travail du programmeur, pourraient facilement se chiffrer à quelques milliers de dollars.

Mais les avantages sont (au moins, en principe) très impressionnants. Si nous construisons nos modèles informatiques selon un schéma analytique aux paramètres variables, nous pouvons aboutir à un grand nombre d'explications contestables. Mais si nous débutons avec une base de données précises et raisonnablement étendues, nous pouvons expérimenter nos variables principales à différentes magnitudes. Et si nous sommes disposés à revenir aux références historiques, lorsque nous arrivons à une impasse avec la méthode de simulation, nous pouvons réaliser un effet réciproque valable entre nos forces déductives et inductives. Ces avantages (de même que d'autres) s'additionnent à une méthode où nous pouvons finalement – au moyen d'une procédure systématique d'essais et d'erreurs – « reproduire » l'histoire diplomatique. Nous commençons avec le modèle le plus plausible et le plus parcimonieux par lequel nous espérons expliquer les événements fluctuants tels les crises, les guerres, la formation d'alliances, la création d'organisations intergouvernementales etc... et ensuite examinons comment ce modèle s'ajuste aux exemples historiques qui ont été observés et rapportés auparavant dans le projet de recherche, ou par d'autres. Les chances d'observer des adéquations pour plusieurs événements historiques ne sont d'abord pas très bonnes, aussi continuons-nous à modifier les paramètres variables pour réfléter les changements dans les rapports entre les principales variables. Si une telle série d'expériences conduisent éventuellement à une assez bonne équation, nous sommes chanceux. Le plus souvent à cette phase de développement de notre discipline, nous concluerons qu'une variable importante a été omise, et qu'ensuite nous devons soit rassembler les séries de données temporelles reflétant les valeurs historiques de cette variable, soit faire quelques estimations raisonnables de ces valeurs, afin de voir si leur inclusion améliore la capacité prévisionnelle du modèle d'associations antécédentes.

Un problème sérieux cependant, est que les rapports entre les principales variables ne sont pas constants pour les longues périodes de temps[20]. En fait nous ne découvrons pas uniquement que la plupart des variables les plus intéressantes présentent une variation appréciable de mois en mois et d'année en année, mais que les corrélations entre elles changent également, bien que moins clairement. La décennie débutant avec 1890, par exemple, produit un changement dans la direction des rapports entre les profils d'alliance et la guerre, et entre la concentration de puissance et la guerre; des conditions organiques qui conduisaient à la guerre à une certaine période pouvaient s'en éloigner en d'autres temps et vice-versa[21]. Ces changements inopportuns mais apparemment authentiques peuvent être une source

20. J.D. SINGER. « The Correlates of War Project: Interim Report and Rationale », *World Politics*, 24/2, 1972, pp. 243-270.

21. J.D. SINGER et M. SMALL. « Alliance Aggregation and the Onset of War, 1815-1945 » *in* Singer (ed.) *Quantitative International Politics*. New York, Free Press, 1968, pp. 247-286; J.D. SINGER, S. BREMER and J. STUCKEY. « Capability Distribution, Uncertainty and Major Power War, 1816-1965 », *in* Russett (ed.), *Peace, War, and Numbers*, Beverly Hills, Cal., Sage, 1972, pp. 19-48.

d'inspiration, aidant à identifier les limites importantes que les historiens auraient pu identifier (ou ne pas avoir identifier) et interpréter de façon précise.

Dans le but de prédiction, la stratégie de simulation par ordinateur fait plus que cela. Premièrement elle offre la façon la plus appropriée de constater quand, et de quelle façon les dynamiques théoriques du système international changent. Deuxièment, elle nous aide à identifier les facteurs qui expliquent le mieux ces fluctuations de rapports parmi nos variables. Troisièmement, et ce qui est le plus important, la simulation bien connue et vérifiée soigneusement a établi les mécanismes qui justifient et produisent de telles dynamiques systémiques. Il devient dès lors possible de passer des séquences antécédantes de l'histoire à des séquences du futur sans trop commettre le pêché d'une extrapolation mécanique du passé à l'avenir. En somme, une simulation faite soigneusement par ordinateur est une représentation de ce secteur des politiques internationales qui nous intéresse, et une manifestation de cette théorie effective qui est essentielle à l'analyse et à la prédiction en politique étrangère.

III – QUELQUES ILLUSTRATIONS TIRÉES DE L'ÉTUDE DE LA GUERRE

Ayant suggéré l'importance de générer les connaissances cumulatives sur les relations internationales, le rôle central de la prédiction, et quelques stratégies de recherche pertinentes pour l'acquisition et la codification de telles connaissances, une question demeure. Au moment où quelques-uns d'entre-nous commençaient à intégrer la recherche traditionnelle et behaviorale, un membre distingué de l'école traditionnelle réagissait avec scepticisme à la présentation d'un de mes essais plutôt optimiste, affirmant qu'il faudrait du temps avant que « le rideau se lève » et qu'une « performance » sérieuse soit offerte[22]. Ainsi, il serait imprudent de clore la discussion sans traiter quelque peu des résultats obtenus. Est-il vrai, comme lui et d'autres le suggèrent, que les défenseurs de la méthode scientifique ne peuvent rien faire d'autre que d'évoquer des modèles très abstraits ou de s'engager dans les débats sans fin sur la méthodologie ? Manifestement je ne pense pas – alors que nous commençons à peine à transformer la discipline en une véritable science des relations internationales – que tout cela ne fût qu'une perte de temps ces vingt dernières années. Laissez-moi illustrer jusqu'à quel point quelques découvertes, certes modestes, ont été faites en résumant quelques éléments d'information de base issus de recherches dans un secteur de grande importance: les corrélations des guerres à l'échelle internationale.

Ceux qui ont lu plusieurs de mes travaux ne seront pas surpris si je commence avec la recherche centrée, non sur les présumées causes ou corrélations des guerres mais sur leurs incidences. Aussi surprenant que cela puisse paraître, les chercheurs ont spéculé sur les causes de la guerre pendant des siècles avant qu'ils essaient de s'assurer de sa distribution empirique, et même aujourd'hui plusieurs de nos désaccords théoriques naissent partiellement de la difficulté à identifier notre population de référence, ainsi que conceptions et définitions différentes de notre

22. C.B. MARSHALL. « Waiting for the Curtain ». *JAIS Review*, 1967.

variable résultante[23]. Mais en poursuivant le travail de Sorokin, Richardson et Wright, le projet sur les corrélations des guerres menées au Michigan a réuni comme population de référence ce qui semble être les guerres (impériales, coloniales et entre États) et les guerres civiles impliquant un ou plusieurs États souverains n'importe où dans le monde, depuis le congrès de Vienne, et a présenté les règles de codification, les données recueillies, et les statistiques sommaires[24].

Dans ces manuels, on différencie quatre indicateurs de base pour l'incidence de la guerre. Le premier est celui de la fréquence: mesuré par des hostilités militaires soutenues entre les forces armées reconnues de deux États nationaux souverains ou plus, hostilités dans lesquelles on peut dénombrer au moins 1,000 morts au combat. Le second est la gravité: mesuré par le nombre de morts au combat résultant d'une guerre reconnue comme telle; le troisième est l'ampleur mesurée en terme de mois/nation pour la durée de la guerre; et le quatrième est celui de l'intensité: mesurée en terme de morts au combat par mois/nation ou per capita. Alors que la fréquence n'est mesurée que dans un contexte où l'espace-temps est bien précisé, les trois autres indicateurs de l'indice de la guerre peuvent s'appliquer à une guerre en particulier aussi bien qu'à toutes les guerres qualifiées dans un espace-temps spécifié. Dans la plupart des études résumées ici, mais non toutes, les corrélations des données de base et des indicateurs ont été utilisées, et à moins que le choix d'indicateur entraîne une différence appréciable, les résultats seront rapportés en fonction de l'indicateur le plus simple: la fréquence.

D'ailleurs une autre considération en ce qui regarde l'explication des fluctuations d'un phénomène donné, est leur degré de régularité perceptible à travers le temps et l'espace. Alors que je n'accepterai pas la proposition que l'adéquation entre une distribution donnée et un modèle statique permet de conclure quant aux procédés qui ont engendré cette distribution, de telles régularités peuvent certainement être suggestives[25]. Peut-être que l'élément le plus suggestif serait celui de la périodicité, d'après la présomption qu'un solide modèle cyclique pourrait supposer un degré d'inexorabilité dans la guerre. Et, étant donné la fréquence avec laquelle les modèles cycliques ont été défendus, aussi bien que la variété des conclusions tirées de ces supposés modèles[26], il peut être important de rapporter les résultats

23. B.M. BLECHMAN, S.S. KAPLAN. *Forces Without War*. Washington, D.C., Brookings Institute, 1978; L. BLOOMFIELD et A. LEISS. *Controlling Small Wars*. New York, Knopf, 1969; G. BOUTHOUL. *Les Guerres: Éléments de polémologie*, Paris, Payot, 1951; I. KENDE. « Twenty Five Years of Local Wars ». *Journal of Peace Research*, 8, 1971, pp. 5-22; B.T. URLANIS. *Wars and the Population of Europe*, Moscou, Publication gouvernementale, 1960.
24. J.D. SINGER et M. SMALL. *The Wages of War*, New York, John Wiley, 1972; M. SMALL et J.D. SINGER. *Resort to Arms: International and Civil Wars, 1816-1880*. Beverly Hills, Cal., Sage Publications, 1982.
25. W.J. HORWATH. « A Statistical Model for the Duration of Wars and Strikes », *Behavioral Sciences*, 13/1, 1968, pp. 18-28; J. VOEVODSKY. « Quantitative Behavior of Warring Nations », *Journal of Psychology*, 72, 1969. pp. 269-292; H.K. WEISS. « Stochastic Models for the Duration and Magnitude of a Deadly Quarrel », *Operations Research*, 11/1, 1963, pp. 101-121.
26. N.Z. ALCOCK. *The War Disease*, Oakville, Canada, Canadian Peace Research, 1972; W. DAVIS *et al.* « The Dynamics of Warfare, 1816-1965 ». *American Journal of Political Science*, 22/4, 1978, pp. 772-792; F.H. DENTON, W. PHILLIPS. « Some Patterns in the History of Violence ». *Journal of Conflict Resolution*, 12/2, 1968, pp. 182-195; E.R. DEWEY. *The 177-Year Cycle in War, 600 B.C. – A.D. 1957*. Pittsburg, Foundation for the Study of Cycles.

d'une recherche menée en toute impartialité pour les obtenir. Plus simplement, nous n'avons trouvé que de faibles indications de périodicité dans l'incidence de toutes les guerres internationales ces 160 dernières années, avec un cycle tous les 20 ans environ. Plus important, quand nous regardons les expériences de guerres des nations les plus prédisposées à ce phénomène, en pratique chaque technique concevable échoue lorsqu'il s'agit de produire des évidences pour n'importe quelle sorte de régularité[27]. Ainsi il est parfaitement vrai qu'il y a des summums et des accalmies dans le déroulement de la guerre aux niveaux national et systémique, mais les intervalles de temps entre ces summums et/ou accalmies sont suffisamment aléatoires, pour donner raison aux conclusions sceptiques de Sorokin[28] et Richardson[29].

Je ne voudrais pas, cependant, exclure des recherches additionnelles sur la question, spécialement à partir d'une perspective d'expansion et de contagion de la guerre. En fait, malgré les divers résultats – dérivés de multiples domaines indicateurs et techniques – l'évidence d'un penchant pour la guerre d'une partie du système ou de quelque nation semble faible. Mais une lecture attentive de Davis, Duncan, et Siverson[30] suggère que des modèles plus complexes de diffusion et de contagion – via les alliances – pourraient résister très bien au test empirique. Si la guerre n'apparaît pas ou ne réapparaît pas dans une forme cyclique régulière, il est improbable qu'elle résulte de quelque prolongement de n'importe quel cycle comportant un seul facteur, soit-il commercial, agricole, climatique ou démographique. Plus exactement s'il existe vraiment un phénomène cyclique, il doit y en avoir plusieurs d'entre eux impliqués dans le processus[31], se manifestant en série à des intervalles relativement irréguliers.

Alors qu'il est souvent routinier d'observer en premier lieu les phénomènes les plus rapprochés – quant à l'espace et au temps – du résultat que nous cherchons à expliquer, il semble y avoir de bonnes raisons de ne pas le faire dans le cas de la guerre. Comme ces motifs sont loin d'être conventionnels, ni évidents à prime abord, les limites d'espace ne me permettent ici que ces brèves assertions[32]; (pour une justification plus détaillée, voir mes autres travaux). Premièrement, je présume qu'il y a beaucoup d'homogénéité dans le style intellectuel des décisions politiques en matière de politique étrangère et de sécurité nationale d'une nation à l'autre, de

27. J.D. SINGER et T. CUSACK. « Periodicity, Inexorability and Steersmanship in Major Power War » *in* Merritt et Russett (eds.) *From National-Development to Global Community*. Herts, England, Allen et Unwin, 1981, pp. 404-425.
28. P.A. SOROKIN. *Social and Cultural Dynamics: Fluctuations of Social Relationships, War and Revolution*, vol. 3, New York, American Book, 1937.
29. L.F. RICHARDSON. *Statistics of Deadly Quarrels*. Pittsburgh, Boxwood, 1960 a, pp. 129-130 et 140.
30. W. DAVIS; G. DUNCAN; R. SIVERSON. « The Dynamics of Warfare 1816-1965 », art. cité; H.W. HOWELING et J.B. KUNÉ. « Do Outbreaks of War Follow a Poison Process », *Journal of Conflict Resolution*, 28/1, 1984, pp. 51-61.
31. H. HART. « Depression, War and Logistic Trends ». *American Journal of Sociology*, 52, 1946, pp. 112-122; P. SOROKIN, *op. cit.*
32. J.D. SINGER. « The Level of Analysis Problem in International Relations ». *World Politics*, 14/1, 1961, pp. 77-92; « The Correlates of War Project: Continuity, Diversity and Convergence », *in Quantitative International Politics: An Appraisal*, eds. F. HOOLE and D. ZINNES, New York, Praeger, 1976, pp. 21-66.

décennie en décennie depuis environ un siècle. De même, il semble y avoir une remarquable homogénéité dans les règles qui sous-tendent les décisions prises par les nations, spécialement quand elles sont en conflit, indépendamment du type de régime, de la culture nationale, de l'idéologie et du niveau de développement économique[33]. Ces deux présomptions suggèrent que nous ne trouverons pas beaucoup de variations aux niveaux décisionnel et national, et de ce fait nous ne devrions pas nous attendre à ce que les attributs nationaux, et les décideurs soient d'une grande utilité pour expliquer des enjeux aussi fluctuants que la guerre et la paix.

Une seconde considération qui découle assez logiquement de la première est que la plupart des variations dans le comportement de nations en conflit seront expliqués, non par leurs attributs internes, mais par des changements dans leur environnement. Cet environnement peut, en retour, être perçu comme ayant deux composantes: le rapport dyadique avec une autre nation, et le contexte systémique régional ou global dans lequel la nation belligérante se trouve. À partir de cela, il s'ensuit que nous pourrions attendre du rapport dyadique et des produits du système une explication des « incidences des guerres à l'échelle internationale plus poussée que lorsqu'il est question d'attributs nationaux ou de processus décisionnel[34]. Ainsi, nous débuterons avec l'environnement systémique et examinerons quelques-unes des évidences empiriques à ce jour, pour ensuite en arriver aux effets du phénomène dyadique. Mais, pour réitérer, la sélection se veut plus représentative et suggestive qu'exhaustive.

Malgré l'attrait possible de l'argument mentionné plus haut, peu d'autres chercheurs intéressés par la question guerre/paix l'ont accepté, et conséquemment une nette proportion de la recherche sur les conditions systémiques associées à la guerre a émané jusqu'à maintenant largement du projet Michigan sur les corrélations des guerres. De plus, considérant les trois types de conditions systémiques – matériel, structurel, et culturel – il appert que jusqu'à ce jour les évidences réflètent davantage la dimension structurelle[35]. Malheureusement il y a peu de travail systématique fait sur les attributs matériels du système tels la technologie d'armements, le développement industriel, les limites de ressources, le climat, ou les profils démographiques. Également, mais à part quelques efforts préliminaires de Kegley et Choi[36], peu d'efforts ont été consacrés à la recherche sur les relations systématiques entre les conditions culturelles et les incidences de la guerre. D'autre part, les chercheurs scientifiques ont été aussi assidus dans leur examen des

33. J.N. ROSENAU. « Pre-Theories and Theories of Foreign Policy », *in Approaches to Comparative and International Politics*. R.B. FARRELL, Evanston, Ill., Presses de l'Université Northwestern, 1966.

34. D. ZINNES. « Empirical Evidence on the Outbreak of International Violence » *in Handbook of Political Conflict*, ed. T. Gurr, New York, Free Press, 1980.

35. M. SULLIVAN. *International Relations: Theories and Evidence*. Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall, 1976.

36. C.W. KEGLEY *et al. Fluctuations in Legal Norms and Arbital Behavior, 1825-1970: Indicators of Major Power Conflict?*, Columbia, South Carolina, Département de science politique, 1979; K.L. CHOI. *An Empirical Investigation of the Relationship between International Legal Norms Relevant to the Control of Violence and the Amount of International War*. Séoul, Corée, Département de science politique et diplomatie, Mimeo, 1978.

corrélations structurelles des guerres que leurs collègues qui suivent des méthodologies traditionnelles, et c'est vers cette littérature que nous nous tournons maintenant.

Peut-être que les attributs structurels du système les plus vraisemblables en contexte de guerre ou de paix sont en premier lieu les configurations générées par les alliances et ensuite celles générées par les distributions de puissance. Lorsque nous considérons la caractéristique structurelle connue comme étant la bipolarité, nous nous représentons des pays à l'intérieur d'une région géographique donnée, ou sous la gouverne d'une grande puissance (« région » fonctionnelle) ou à l'échelle du monde, groupés en deux coalitions clairement opposées. Alors qu'il y a plusieurs définitions de la bipolarité et plus exactement divers indicateurs opérationnels, la bipolarité implique généralement le degré de conformité à une condition « idéale » dans laquelle tous les pays sont – via les alliances militaires – dans l'une ou l'autre des deux coalitions également puissantes où les liens d'alliance sont impossibles entre les deux blocs, mais omniprésents à l'intérieur de chacun d'eux. Alors qu'une telle série de conditions n'a jamais prévalue, le raisonnement est que même une approximation entraverait à un tel point l'efficience à la résolution de conflit des mécanismes systémiques pluralistes qui s'entrecroisent et s'équilibrent, que l'escalade des conflits et la guerre apparaîtraient plus vraisemblables[37]. Mais comme toutes les trop nombreuses hypothèses théoriques dans le champ des relations internationales, il y a également un contre-argument tout aussi vraisemblable: si un système parfaitement bipolaire éliminait toute ambiguité à propos de qui est de quel côté, ou quant à la possibilité d'une victoire militaire, alors la guerre ne serait jamais plus envisagée. Plus exactement, selon le point de vue, la guerre survient lorsqu'il y a ambiguité, parce que le comportement devient moins prévisible et les gouvernements se retrouvent inopinément en guerre, ou encore parce que les gouvernements ont peu de certitudes et la guerre les aide à clarifier la situation[38].

Peu importe le cas, les découvertes issues des recherches à ce jour ne peuvent résoudre que partiellement les mésententes théoriques. Dans une des premières analyses systématiques, Singer et Small[39] ont trouvé que le rapport entre leurs indicateurs de polarité et la guerre différaient pour les 19ème et 20ème siècles. Au 19ème siècle, les niveaux de « haute polarité » tendaient à être suivis par un niveau plus élevé d'hostilités internationales, mais dans la période après 1900, les fluctuations sur les incidences des guerres étaient formellement associées aux fluctuations de polarité. Dans la même veine, Wallace[40] a utilisé un indicateur de polarité légèrement différent et a trouvé une association curviligne, avec des niveaux d'hostilité généralement associés à des degrés de très haute ou de très basse bipolarité, suggérant – pour toute la période de 1816-1965 – qu'il peut y avoir un niveau

37. K.W. DEUTSCH, J.D. SINGER. « Multipolar Power Systems and International Stability » *World Politics*, 16/3, 1964, pp. 390-406; R. ROSECRANCE *et al. Power, Balance of Power and Status in Nineteenth Century International Relations*, Beverly Hills, Cal., Sage, 1974; M.A. KAPLAN. *System and Process in International Politics*, New York, John Wiley, 1957; G. LISKA. *International Equilibrium*, Cambridge, Harvard University Press, 1956.
38. G. BLAINEY. *The Causes of War*. New York, Free Press, 1973.
39. J.D. SINGER et M. SMALL. « Alliance Aggregation and the Onset of War, 1815-1945 », art. cit.
40. M.D. WALLACE. « Alliance Polarization, Cross-Cutting and International War, 1815-1964 », *Journal of Conflict Resolution*, 17, 1973, p. 4.

optimal de trois ou quatre groupes d'alliances relativement discernables, associés à des niveaux d'hostilité assez bas. Dans une troisième et plus récente analyse de la question, Bueno de Mesquita[41] a découvert que les fluctuations en temps de guerre s'expliquaient moins par le niveau de bipolarité dans le système que par la direction et le taux de changement dans les configurations d'alliances qui peuvent produire une telle bipolarité. C'est que, la somme des guerres dans le système depuis le Congrès de Vienne avait tendance à augmenter quand la cohésion des groupes d'alliances se renforçait. Même plus troublante est la découverte de Levy[42] à l'effet que la bipolarité favorise un maximum de stabilité et l'unipolarité un maximum de guerres, et la découverte de Weynan[43] que la polarité de groupe exerce une influence différente de la polarité de puissance. Peut-être Ostrom et Aldrich[44] résument-ils mieux les choses lorsqu'ils affirment qu'« il flotte sur nos résultats comme une sorte de parfum négatif ».

Comme il peut être présumé, il y a quelques prolongements intéressants de l'hypothèse des rapports entre la bipolarité et la guerre. L'hypothèse la plus simple est que: plus les alliances comprenant une série de puissances majeures seront généralement opposées à d'autres puissances de même capacité, plus élevé sera le pourcentage de puissances majeures en alliance, plus élevé sera le niveau de bipolarité globalement, et ainsi plus élevée (ou moins) sera l'incidence de la guerre dans les années qui suivront. Encore une fois, les découvertes empiriques sont mitigées; Singer et Small[45] trouvaient que leur indicateur d'agrégation d'alliances, qui était fortement mis en corrélation avec leur index de bipolarité, prédisait positivement les incidences des guerres dans la période 1900-1945, mais négativement pour la période de 1816-1899. S'imposant des tests analytiques plus rigoureux et des indicateurs légèrement différents, Ostrom et Hoole[46] en sont arrivés à des associations similaires mais considérablement plus faibles.

Une version plus complexe de cette hypothèse systémique peut être interprétée de deux manières. L'une est que la concentration des capacités militaires et industrielles tend à suivre la concentration des groupements et coalitions nationaux (spécialement les puissances majeures), et que la concentration de ces capacités devrait avoir le même effet sur l'incidence des guerres que la concentration des nations dans un petit nombre de groupements polarisés. Alors que cet isomorphisme se produit de temps en temps, il n'est pas suffisamment constant pour rendre cette interprétation vraiment irrésistible. Ainsi il est bon de conserver un aperçu général et percevoir ces deux types de concentration comme fournissant un haut degré de

41. B. BUENO de MESQUITA. « Systemic Polarization and the Occurence and Duration of War ». *Journal of Conflict Resolution*, 22/2, 1978, pp. 241-267.
42. J.S. LEVY. *The Polarity of the System and International Stability*, Toronto, Meetings of the International Studies Association, 1979.
43. F. WAYMAN. « Bipolarity, Multipolarity and the Threat of War », A.N. Sabrosky ed. *Power, Pacts and War*, Boulder, Col., Greenwood Press, 1981.
44. C. OSTROM, J.H. ALDRICH. « The Relationship between Size and Stability in the Major Power International System », *American Journal of Political Science*, 22, p. 765, 1978.
45. J.D. SINGER et M. SMALL. « Alliance Aggregation and the Onset of War, 1815-1945 », art. cit.
46. C. OSTROM et F. HOOLE. « Alliances and War Revisited: A Research Note », *International Studies Quarterly*, 22, 1978, pp.. 215-235.

clarté dans la structure du système. Et dans la mesure où l'environnement systémique est clair et non ambigu quant à: a) qui livrera bataille de quel côté si un conflit conduit à une guerre et b) quel côté gagnera probablement la guerre. Les décideurs seraient peu enclins à envisager l'éventualité d'une guerre ou simplement à « tomber dedans ».

Sans se soucier de l'interprétation théorique, les investigations empiriques conduisent, une fois de plus, à des résultats insatisfaisants. Et, comme dans l'association alliance/guerre, une anomalie majeure existe aussi entre les 19ème et 20ème siècles. Au 19ème siècle, une forte concentration des capacités entre les mains de quelques puissances favorise des accroissements de l'incidence de la guerre, alors que des distributions plus équitables sont associées à des faibles niveaux d'hostilités[47]. Mais dans la période 1900-1965, de fortes concentrations conduisent à des niveaux d'hostilités peu élevés et de faibles concentrations sont associées à de hauts niveaux d'hostilités. Dans une étude sur ce sujet, Champion et Stoll[48] ont été un peu plus loin et: a) ont introduit une importance variable de contrôle, classifiant chaque puissance majeure comme « satisfaite » ou « non satisfaite » à la veille de chaque guerre d'après l'opinion des historiens; et b) ont calculé les concentrations en termes de coalitions, plutôt qu'en terme de nations séparément et individuellement. Ces modifications rehaussent de façon appréciable la pertinence d'associations vérifiées du modèle de distribution des capacités pour la période de temps complète, suggérant que si les blocs ont vraiment été précisément identifiés et les puissances précisément classées selon la dimension « de satisfaction », ce facteur systémique peut-être d'une importance considérable. Mais comme les auteurs, nous le rappellent, la validité de ces indicateurs additionnels doit être davantage démontrée. Dans une variation intéressante de ce thème, Cannizzo[49] a examiné l'influence de telles configurations de capacités sur les puissances majeures prises individuellement. Il en a conclu qu'elles étaient loin d'être uniformes; les concentrations et les changements à cet égard ont fortement affecté la France, l'Italie et l'Australie et l'Autriche-Hongrie, par exemple, alors qu'ils avaient peu d'impact sur les expériences de guerre de l'Angleterre, du Japon et de la Russie. Wayman[50] a découvert que les guerres qui surviennent dans des conditions de forte concentration de la puissance sont moins violentes que celles qui surviennent lorsque les capacités sont plus uniformément distribuées.

Un autre facteur – relié aux autres dans le sens qu'il porte un coup à la dimension de clarté structurelle – est celui du déséquilibre de statut « *status inconsistency* », associé au niveau systémique. Dans deux des recherches précéden-

47. J.D. SINGER, S. BREMER et J. STUCKEY. « Capability Distribution, Uncertainty and Major Power War, 1816-1965 », art. cit.
48. M. CHAMPION, R. STOLL. « Capability Concentration, Alliance Bonding, and Conflict among the Major Powers », *in Power Pacts and War*, A.N. Sabrosky (ed.), Boulder, Col., Greenwood Press, 1984.
49. C. CANNIZZO. « Capability Distribution and Major Power War Experience », 1816-1965, *Orbis*, 21/4, pp. 947-957.
50. F. WAYMAN. « Bipolarity, Multipolarity and the Threat of War », art. cit.

tes, Wallace et East[51] ont trouvé des associations à peu près claires entre les incidences des guerres internationales et le fait que la position hiérarchisée des nations dans leur capacité matérielle et leurs dimensions d'importance diplomatique étaient en contradiction l'un par rapport à l'autre. C'est que, plus un système se rapprochait d'une classification hiérarchique quant au prestige et à la puissance des nations, moins il était enclin à la guerre dans les années postérieures. D'un autre côté, les enquêtes menées par Ray et Gochman[52] ont donné des résultats plus ambigus, cela est peut-être imputable en partie à l'utilisation d'indicateurs différents.

Alors qu'il existe une différence conceptuelle manifeste entre les caractéristiques structurelles d'un système et les rapports entre les unités composantes d'un système, il est important de souligner à nouveau leurs liens empiriques et conceptuels. Tel que mentionné précédemment, la plupart des propriétés systémiques s'appuient sur et peuvent en être déduites, des liens entre composantes et tandis que quelques chercheurs ont observé leurs indicateurs de structure de système selon une triade[53] la majorité de la recherche a été limitée au « *two-body problem* » pour emprunter le vocabulaire des physiciens. Suite à la distinction notée plus tôt, nous allons traiter des conditions dyadiques relationnelles tout d'abord, et ensuite nous nous tournerons vers les conditions dyadiques comparatives, en s'attardant davantage aux similarités entre les nations qu'à leurs liens.

En ce qui concerne les premières, nous retrouvons une fois de plus l'accent mis sur les liens d'alliance, suivi par les liens créés via leur adhésion à des groupements diplomatiques, des blocs commerciaux et des organisations internationales. Premièrement, nous découvrons que, en général, les nations qui ont des liens d'alliance formels et à long terme, expérimentent un taux de fréquence des hostilités significativement plus élevé que les nations sans lien d'alliance[54]. D'un autre côté, Sabrosky[55] a découvert que les nations qui étaient alliées les unes aux autres présentaient une faible probabilité de faire la guerre entre elles. Aucun cas, bien entendu, ne suggère quoi que ce soit sur les intentions des initiateurs d'alliance par exemple[56]. S'intéressant à un autre type de lien, Skjelsback[57] a découvert qu'en contexte de

51. M.D. WALLACE. *War and Rank among Nations*, Lexington, Mass., Heath, 1973; M.A. EAST. « Status Discrepency and Violence in the International System: An Empirical Analysis », *in The Analysis of International Politics*, V. Davis *et al.* (eds), New York, Free Press, 1972, pp. 299-319.
52. J.L. RAY. « Status Inconsistency and War Involvement in Europe, 1816-1970 », *Peace Science Society Papers*, 23, 1974, pp. 69-80; C.S. GOCHMAN. « Status, Capabilities, and Major Power Conflict » *in Correlates of War II: Testing some Realpolitik Models*, J.D. Singer (ed.), New York, Free Press, 1980.
53. F. HARARY. « A Structural Analysis of the Situation in the Middle East in 1956 », *Journal of Conflict Resolution*, 5/2, pp. 167-178.
54. M. SMALL et J.D. SINGER. « National Alliance Commitments and War Involvement ». *Peace Research Society Papers*, 5, 1966, pp. 109-140.
55. J.B. SINGER et B. BUENO de MESQUITA. « Alliances, Capabilities and War: A Review and Synthesis », *Political Science Annual* IV, 1973, pp. 237-280.
56. A.D. SABROSKY. « Interstate Alliances: Their Reliability and the Expansion of War », *in Correlates of War II: Testing Some Realpolitik Models*, J.D. Singer (ed.), New Yord, Free Press, 1980.
57. K. SKJELSBAEK. Shared Membership in Intergovernmental Organizations and Dyadic War, 1865-1964. *The United Nations: Problems and Prospects*, St. Louis, Mo., University of Missouri Center for International Studies, 1971.

guerre, les opposants avaient tendace à restreindre leur adhésion aux organisations intergouvernementales, dans les cinq années précédant le début de la guerre, et Singer et Wallace[58] soulignaient le fait que puisque la plupart des organisations intergouvernementales ont été fondées après la fin de la guerre, il n'y avait manifestement pas de rapport entre leur nombre au sein du système et la somme des guerres interétatiques des cinq années subséquentes. Plus surprenante, est la découverte de Gochman[59] à l'effet que les litiges armés entre importants partenaires commerciaux avaient plus de chances de déboucher sur une guerre que les litiges entre États qui n'ont pas de solides liens commerciaux.

Passant du rôle des liens et associations dyadiques pour vérifier les incidences de la guerre, à celui des similarités et des différences (*i.e.* les conditions dyadiques et comportementales), l'omniprésente dimension de la puissance arrête une fois de plus notre attention. L'argument théorique est plutôt direct: même si un conflit militaire latent ne semble pas plus se produire entre nations d'inégales forces qu'entre celles d'approximative parité, ce dernier facteur devrait devenir plus pertinent quand approche le seuil de l'ouverture des hostilités. Le dicton familier est que le plus faible n'ose pas se battre et que le plus fort n'a pas besoin de se battre: le corollaire est qu'un des buts de la guerre est d'identifier quel parti est le plus fort quand le doute persiste.

Malgré l'évidence apparente de cette question, la conclusion ne va pas de soi. Par exemple, Garnham[60] a trouvé que l'égalité au niveau des populations réduisait la probabilité de guerre dyadique mais que l'égalité en terme de superficie ou de niveau d'industrialisation n'avait aucune influence sur celle-ci pour la période 1816-1965. Toutefois celui-ci de même que Weede[61], Barringer et Wright[62] ont constaté que les nations qui étaient approximativement égales au niveau des capacités matérielles étaient significativement plus enclines à pousser leurs disputes à la guerre que les nations qui affichaient des disparités discernables. De plus, Stoll et Champion[63] ont établi que des disputes sérieuses pouvaient plus probablement conduire à la guerre, si l'initiateur de la dispute était le plus faible; les disputes initiées par le plus fort ont moins de chances de se terminer par une guerre. Mihalka[64], quant à lui, a découvert que face à une menace militaire effective, plus

58. J.D. SINGER et M. WALLACE. « Intergovernmental Organization and the Preservation of Peace, 1816-1964 », *International Organization*, 24/3, 1970, pp. 523-547.
59. C.S. GOCHMAN. « Status, Capabilities, and Major Power Conflicts », art. cit.
60. D. GARNHAM. « Dyadic International War, 1816-1965: The Role of Power Parity and Geographical Proximity », *Western Political Quarterly*, 29/2, 1976, pp. 231-242.
61. D. GARNHAM. « Power Parity and Lethal International Violence, 1969-1973. *Journal of Conflict Resolution*, 20/3, 1976, pp. 379-394; E. WEEDE. « Overwhelming Preponderance as a Pacifying Condition among Contiguous Asian Dyads, 1950-1969 » *Journal of Conflict Resolution*, 20/3, 1976, pp. 395-412.
62. R.E. BARRINGER. *War: Patterns of Conflict*. Cambridge, Mass., MIT Press, 1972; Q. WRIGHT. *A study of War*, 2 vol., Chicago, University of Chicago Press, 1942.
63. R. STOLL et M. CHAMPION. *Predicting the Escalation of Serious Disputes to International War: Some Preliminary Findings*. Philadelphia, Pa., North American Peace Science Conference, Philadelphia, 1977.
64. M. MIHALKA. Interstate Conflict in the European State System, 1816-1970. Thèse de doctorat, non publiée, Ann Harbor, Mich., Univ. of Michigan, 1976.

grande sera la disparité des capacités des opposants, plus minime sera la possibilité que la dispute dégénère en hostilité ouverte. Alors que seulement 13 % de tous les litiges armés des puissances majeures depuis 1816 dégénérait en guerre, Singer et ses collègues[65] ont constaté récemment que ce pourcentage s'élevait à 20 % quand les parties affichaient des forces militaires approximativement égales et à 75 % si cette parité était reliée à une rapide augmentation de l'équipement militaire pendant les trois années précédant le litige.

Cette même littérature révèle une autre ambiguïté qu'il faut souligner étant donnée la profondeur théorique de ses présomptions. Ainsi, plus deux nations sont semblables, quant à certains attributs politiques et culturels, plus amicaux devraient être leurs rapports, et moins fréquemment devrait-on les voir guerroyer l'une contre l'autre. Ici aussi, Richardson[66] a été le premier à aborder la question de façon systématique, pour constater peu d'évidences historiques pouvant appuyer le point de vue classique. Se référant à une population d'environ 300 guerres et litiges militaires pour la période 1820-1949, il a établi que ni un langage commun, ni une religion commune n'ont eu un effet décourageant sur l'incidence de la guerre dyadique. Au contraire, comme il l'a lui-même démontré[67] et comme d'autres l'ont confirmé[68], la contiguïté géographique est la variable qui amène la confusion. Dans la mesure où des voisins territoriaux sont non seulement susceptibles d'avoir des affinités culturelles mais aussi, compte tenu de la proximité de leurs armées respectives, d'avoir plus d'occasions de conflit, l'on doit conclure que la similarité des caractéristiques tend à vérifier positivement les probabilités d'une guerre dyadique.[69]

Ces découvertes nous amènent à un autre des plus intéressants paradoxes dans le domaine de la recherche à ce jour. L'allusion concerne l'influence des frontières communes, avec l'hypothèse que plus une nation a de voisins immédiats, plus fréquemment elle sera engagée dans des guerres contre l'un ou l'autre. Alors que les données de Richardson[70] sont susceptibles d'appuyer cette hypothèse, il en est tout autrement en ce qui a trait aux découvertes de Starr et Most[71]. Plus exactement, ils observent un rapport inversé entre la prédisposition à la guerre pour une nation et le nombre de voisins immédiats. Ces résultats ne devraient pas nous surprendre quand on considère que les voisins immédiats ont en quelque sorte une fonction d'emprisonnement géographique du pays. Plus longue est la frontière, plus nombreux sont les pays qui y sont contigus, surtout si ces derniers sont petits. À partir de cela, il

65. J.D. SINGER (ed.). *The Management of Serious International Disputes*, Ann. Harbor, Mich., University of Michigan, Département de science politique, 1979.
66. L.F. RICHARDSON. *Statistics of Deadly Quarrels*, *op. cit.*, pp. 230-231.
67. *Ibid.*, pp. 285-286.
68. N.P. GLEDITSCH et J.D. SINGER. Distance and International War, 1816-1965. *Proceedings of the International Peace Research Association Fifth General Conference*, Oslo, 1975, pp. 481-506.
69. K.J. GANTZEL. *System und Akteur: Beitrage zur Vergleichenden Kriegsursachenforschung*, Düsseldorf, Bertelsmann, 1972.
70. L.F. RICHARDSON. *Statistics of Deadly Quarrels*, *op. cit.*, p. 177.
71. H. STARR, B. MOST. « A Return Journey » *Journal of Conflict Resolution*, 22/3, 1978, pp. 441-468.

s'ensuit que, plus grande sera la contradiction entre sa superficie (et sa force, toute chose étant égale) et la leur, et considérant le fait que la guerre se fait davantage entre des égaux, il résulte encore une fois que la fréquence de la guerre devrait être moins élevée.

Précédemment j'ai indiqué que les attributs nationaux semblaient moins cruciaux pour l'explication de la guerre que les conditions systémiques et dyadiques, et avant de résumer cet actuel résultat, il convient d'étayer davantage cette affirmation. Brièvement, les exigences rattachées à la capacité de survivre dans un système international si inadéquatement organisé requièrent des réponses relativement uniformes. Ainsi, pour qu'une entité nationale puisse s'adapter et survivre, elle doit atteindre un certain degré de mobilisation politique, de préparation militaire et de centralisation politique. Malgré les grandes différences de tradition et de culture, ou les différences apparentes de régime politique et d'organisations économiques, ces considérations externes tendent à renforcer les importantes similitudes intérieures des États nationaux, sans se soucier de leur grandeur, leur force, leur menace de développement économique etc..

Dans quelle mesure l'évidence empirique établie à ce jour vérifie-t-elle cette quasi-absence de variation internationale dans les attributs qui pourraient être associés aux incidences de la guerre? D'une part certains attributs semblent être reliés à la fréquence et/ou la violence des expériences de conflits nationaux[72], avec le potentiel militaire et industriel en arrière-plan qui s'avère être une source intéressante pour les prédictions. Dans un examen systématique du rapport entre un indice de puissance à six dimensions et la prédisposition à la guerre depuis le Congrès de Vienne, Bremer[73] a découvert une forte corrélation positive entre la puissance des nations (incluant le développement industriel et l'infrastructure militaire) et leur propension à s'impliquer dans une guerre. Plusieurs autres études utilisant un indicateur plus restreint qui reflète l'importance des élites militaires de même que des indicateurs plus généraux pour les conflits étrangers, confirment cette association positive avec la force nationale[74].

D'autre part, si nous regardons des modèles plus complexes qui pourraient lier d'autres cractéristiques nationales à une prédisposition à la guerre, les découvertes sont considérablement plus ambiguës. Appliquant le concept sociologique de statut d'inconsistance aux nations dont les capacités matérielles sont élevées et dont les résultats en matière d'action diplomatique sont plutôt bas (ou vice-versa), ni Ray[75] ni Gochman[76] n'ont trouvé le modèle satisfaisant.

72. L.F. RICHARDSON. *Statistics of Deadly Quarrels*, *op. cit.*; R.J. RUMMEL. *The Dimensions of Nations*, Beverly Hills, Col., Sage, 1972.
73. S.A. BREMER. « National Capabilities and War Proneness », *in Correlates of War II: Testing some Realpolitik Models*. J.D. Singer, New York, Free Press, 1980.
74. R. NAROLL. *Military Deterrence in History*, Albany, Presses de l'Université d'État de New York, 1974; N. CHOUCRI et R.C. NORTH. *Nations in Conflict*, San Francisco, W.H. Freeman, 1975; M. SMALL. « Does Size Make a Difference? », *in Studien i Dansk Udenrigspolitik*, N. Amstrup and I. Faurby (eds), Aarhus, Danemark, Forlaget Politika, 1978; E. WEEDE. « Conflict Behavior of Nation States ». *Journal of Peace Research*, 3, 1970, pp. 229-236.
75. J.L. RAY. « Status Inconsistency and War Involvement in Europe », art. cit.
76. C.S. GOCHMAN. « Status, Capabilities and Major Power Conflict », art. cit.

Une autre caractéristique intérieure qui a souvent été perçue comme contribuant à la propension nationale à la guerre, est celle de l'instabilité interne. Aucune recherche n'avait vraiment identifié une association jusqu'à ce que Wilkenfeld[77] se soit intéressé à différents types de régime et ait découvert, pour une partie de la période d'après-guerre, plusieurs associations perceptibles. Cependant, ayant eux aussi observé les types de régime uniquement pour la période 1816-1985, Small et Singer[78] ont découvert que les régimes autocratiques et démocratiques pouvaient tous deux probablement et également s'engager dans des guerres à leur initiative; mais Haas[79] a établi, au moins pour le 20ème siècle, que les régimes démocratiques étaient moins portés à la guerre que les régimes autoritaires. Il conclut également dans la même étude que les nations riches, urbanisées, spécialement pendant les périodes de tension sociale, sont particulièrement susceptibles à s'engager dans une guerre.

Passant des attributs à caractère interne aux rapports externes, la dimension la plus souvent examinée est celle des liens d'alliance. Dans des études sur la composition du système international depuis 1816, Singer et Small[80], de même que Siverson et King[81] trouvent une forte association positive entre la participation aux alliances et la prédisposition à la guerre; on remarquera ici que ce n'est pas pour insinuer que le rapport est fondé sur une grande fiabilité découlant des engagements au sein des alliances.[82] Et, étant donné l'association bien connue entre les capacités élevées et les fortes participations aux alliances, aussi bien qu'entre les capacités et la propension à la guerre, cela ne devrait pas nous surprendre.

Abordant une dimension connexe, Richardson[83], après avoir choisi les variables géographiques, résumées plus tôt avec le contexte dyadique, a constaté un rapport positif entre le nombre de voisins d'une nation et la fréquence de ses guerres de 1820 et 1945. Wesley, Weede, Midlarsky[84] de même que Starr et Host[85] ont établi des modèles relativement semblables après l'étude d'objets spatio-temporels comparables. Enfin, Gleditsch et Singer[86] ont porté leur attention sur les effets d'une distance moyenne d'une nation par rapport à tous les autres membres souverains du système, et eux aussi ont découvert un rapport positif; plus les nations étaient centralement localisées, plus elles connaissaient de guerres.

77. J. WILKENFELD. « Domestic and Foreign Conflict », *in Conflict Behavior and Linkage Politics*, J. Wilkenfeld (ed.), New York, McKay, 1973, pp. 107-123.
78. M. SMALL et J.D. SINGER. « The War Proneness of Democratic Regimes », *Jerusalem Journal of International Relations*, 1/4, 1976, pp. 49-69.
79. M. HAAS. « Societal Approaches to the Study of War » *in Journal of Peace Research*, vol. 4, 1965, pp. 307-323.
80. J.D. SINGER et M. SMALL. « National Alliance Commitments and War Involvement », art. cit.
81. R. SIVERSON et J. KING. « Attributes of National Alliance Membership and War Participation, 1815-1965 », *American Journal of Political Science*, 24/1, 1980, pp. 1-5.
82. A.D. SABROSKY. « Interstate Alliances: Their Reliability and the Expansion of War », *op. cit.*
83. L.F. RICHARDSON. *Statistics of Deadly Quarrels*, *op. cit.*
84. J.P. WESLEY. « Frequency of Wars and Geographic Opportunity », *in Theory and Research on the Causes of War*, D.G. Pruitt, R.C. Snyder (eds); E. WEEDE. « Conflict Behavior of Nation States », art. cit.; M.I. MIDLARSKY. *On War*, New York, Free Press.
85. H. STARR, B. MOST. « A Return Journey », art. cit.
86. N.P. GLEDITSCH, J.D. SINGER. Distance and International War 1816-1965, *op. cit.*

La tentative de conclusion à partir de cette série limitée d'études est que de tels facteurs géo-stratégiques de base comme la localisation et la puissance semblent être d'importance, et que, malgré les arguments qui affirment le contraire[87], les facteurs internes dénués d'un aspect matériel, semblent plutôt négligeables pour l'explication des prédispositions à la guerre des nations individuelles.

Jusqu'à maintenant nous nous sommes demandés jusqu'à quel point la fréquence et la magnitude de la guerre pouvaient s'expliquer historiquement par les variables contextuelles et écologiques: fluctuations des conditions systémiques, dyadiques ou nationales. Si l'on se réfère à la liste de taxonomie, on s'aperçoit que la question du comportement lui-même n'a pas été abordée: dans quelle mesure pouvons-nous rendre compte de la guerre à partir des actions et des interactions des nations? Considérant l'insistance mise sur les comportements diplomatiques et militaires dans la littérature spéculative sur la guerre, nous pourrions nous attendre à trouver une quantité respectable de travaux empiriques sur la question. Le fait qu'il n'en est rien, n'est toutefois pas surprenant. Premièrement, les phénomènes comportementaux sont plus difficiles à saisir de même qu'ils semblent plus ardus à observer et à mesurer. Deuxièmement, plusieurs chercheurs suspectent que les réseaux de comportement sont tellement déterminés par les conditions écologiques mentionnées ci-haut, que ce sont ces derniers qui déterminent la moindre petite variation dans notre résultat. Troisièmement, et étroitement lié, on retrouve le soupçon selon lequel on peut envisager les variables écologiques comme substituts aux comportements, étant donné leur présumée covariation, et ainsi éviter tous les problèmes associés à l'observation et à l'évaluation du comportement.

Il existe un modeste ensemble de travaux empiriques dans lequel les modèles de comportement servent des buts de prédiction, et encore une fois Richardson offre un point de départ possible. Peut-être que sa plus importante contribution se trouve dans l'ouvrage posthume *Arms and Insecurity*[88], où il greffe à un test une simple équation différentielle conçue dans le but de comprendre l'essence d'une course aux armements en fonction des interactions entre les puissances. Vis-à-vis des exemples de dépenses d'armements avant les deux guerres mondiales, le modèle est assez bien approprié, et appuie généralement la notion que l'augmentation annuelle pour chacun des protagonistes sera fonction des dépenses absolues des autres durant l'année précédente.

Ces analyses ont stimulé le développement d'un tableau riche et diversifié des modèles dont bon nombre ont été vérifiés à la lumière des processus d'interaction en matière d'armements variés, pour les 19ème et 20ème siècle. Alors qu'une étude bibliographique d'envergure serait indispensable pour résumer et interpréter cette somme de recherches[89], deux conclusions générales semblent justifiées. L'une est que nous n'avons pas encore été capables d'isoler les effets des stimuli internes et

87. J.N. ROSENAU. « Pre-Theories of Foreign Policy », *op. cit.*

88. L.B. RICHARDSON. *Arms and Insecurity*, Pittsburgh, Boxwood, 1960.

89. S. KURAKAWA. *A Simple Model of Arms Races: Richardson's Model Revisited.* Communication présentée à la conférence de la *Peace Science Society (International)*, à Hiroshima, Japon. U. LUTERBACHER. *Dimensions historiques de modèles dynamiques de conflit*, Leiden, Sijthoff, 1974; D. ZINNES. *Three Puzzles in Search of a Researcher*, Bloomington, Indiana, mimeo, 1980.

externes durant les différentes périodes de la course aux armements, et l'autre est que nous devons encore opérer une différence entre les profils ou « signatures » de ceux qui ont terminé une guerre et ceux qui ne l'ont pas terminé.[90] Mais deux importantes découvertes émanent du travail de Wallace dans ce domaine. Dans une de ses études[91] il ne trouva pas seulement que les niveaux de déséquilibre de statut dans le système international laissaient présumer pour celui-ci des augmentations de dépenses militaires, mais également que ces augmentations prédisaient un changement des incidences de la guerre. Dans une analyse plus récente, Wallace[92] a découvert que si deux nations sont impliquées dans une confrontation militaire, la probabilité de s'engager dans une guerre est considérablement moins grande si elles n'étaient pas impliquées auparavant dans une course aux armements l'une avec l'autre.

Mais des problèmes beaucoup plus déconcertants surviennent lorsque l'on passe des dépenses militaires et des acquisitions d'armes à des comportements moins facilement observables, telles les décisions diplomatiques et les contre-décisions associées à l'escalade d'un conflit. Mais un système de codificiation et d'échelle a été développé[93] et dans quelques analyses préliminaires, Leng[94] a établi que l'utilisation de menaces avait une plus grande probabilité de mettre fin à une guerre, si des contre-menaces lui étaient opposées; tandis qu'au contraire, il n'existe pas de claire association entre l'unique fréquence des menaces et le début de la guerre.

Dans une série de recherches plus récentes, North et ses collègues[95], ont combiné le comportement et la perception dans le but d'examiner leurs effets réciproques en conjoncture de crise, plus précisément celle qui a précédé la Première Guerre mondiale. En général ils ont conclu à une tendance à la surestimation à l'endroit des intentions de l'adversaire (comparé au comportement réel) et une sous-estimation de ses capacités relatives, la combinaison des deux conduisant à un comportement « d'escalade ».

Non surprenant, et ce malgré l'intérêt des historiens et des politicologues traditionnels, est le fait que l'examen systémique du rapport entre les phénomènes behavoriaux et la guerre ait pris du retard, comparativement aux trois séries de facteurs discutés plus tôt. Alors que l'explication d'un tel état de fait repose partiellement sur le problème d'observation et d'évaluation mentionné ci-haut, ce

90. J.D. SINGER. « Knowledge, Practice, and the Social Sciences in International Politics » *in* Palmer (ed.), *A Design for International Relations Research*, Monograph 10 of American Academy of Political and Social Science, 1970, pp. 137-149.
91. M.D. WALLACE. *War and Rank among Nations*, Lexington, Mass., Heath, 1973.
92. M.D. WALLACE. « The Role of Arms Races in the Escalation of Disputes into War: Some New Evidence », *Journal of Conflict Resolution*, 23/1, 1979, pp. 3-16.
93. R.J. LENG, J.D. SINGER. « Towards a Multi-Theoretical Typology of International Behavior », *in Mathematical Approaches to International Relations*, Bunge, Galtung et Malitza (eds), Bucarest, Académie des sciences sociales et politiques de Roumanie, 1977, pp. 71-93.
94. R.J. LENG « Influence Strategies and Interstate Conflict », *in the Correlates of War II: Testing some Realpolitik Models*, J.D. Singer (ed.), New York, Free Press.
95. R.C. NORTH, R.A. BRODY, O.R. HOLSTI. « Some Empirical Data on the Conflict Spiral ». *Peace Research Society Papers*, 1, 1964, pp. 1-14.

retard reflète également l'idée raisonnable que plus nos découvertes se font au préalable à partir des effets des conditions écologiques, plus nous verrons une amélioration au niveau de la théorie suite aux analyses subséquentes sur les phénomènes comportementaux et d'interaction.

III – CONCLUSION

Alors que ce résumé laisse difficilement supposer que nous sommes bien dans la voie vers la compréhension des causes de la guerre et des conditions de paix, sans mentionner les nombreuses autres questions importantes en relations internationales, une note d'optimisme ne serait pas complètement déplacée. C'est que, malgré la quantité limitée de recherches et le relatif manque de convergence dans nos découvertes, il y a deux raisons pour croire que nous n'évoluons plus vers des résultats non cumulatifs. Premièrement, et après plusieurs siècles de spéculations pré-opérationnelles, on constate l'existence de recherches systématiques qui reposent sur des évidences reproductibles, qu'il convient d'applaudir. Deuxièmement, malgré la diversité des orientations théoriques, on semble être davantage conscients que les paradigmes résultants et les recherches ne doivent pas être nécessairement incompatibles.

D'autre part, mon opinion est que les chercheurs sont de plus en plus conscients de la différence entre expliquer les fortes incidences des conflits et rivalités non militaires récurrents et expliquer les faibles, mais destructives, incidences de la guerre. La série de modèles qui s'intéressent à la première question est, on en convient, impressionnante dans sa diversité. Mais il s'agit, selon moi, d'un problème moins critique; le conflit est omniprésent dans tous les systèmes sociaux et le problème n'est pas de le prévenir mais de réduire la fréquence avec laquelle il devient socialement destructeur. Ainsi, lorsque nous passons du conflit en général à la guerre en particulier, nous trouvons des modèles théoriques plus « maniables » et en moins grand nombre.[96]

D'autre part, un examen attentif de ces modèles démontre un remarquable chevauchement, lorsqu'il ne s'agit pas d'une convergence. Pour illustrer, on signalera ce sur quoi on insiste le plus fréquemment dans la littérature: la *Realpolitik*, la course aux armements, la concentration de puissance, le développement économique et l'impérialisme. Certains insistent sur le fait que de tels modèles sont non seulement inconséquents les uns par rapport aux autres d'un point de vue logique et empirique, mais aussi qu'ils ne peuvent être sujets à une analyse comparative et à une vérification. Il y a même ceux qui prônent l'utilisation d'une épistémologie différente affirmant que la méthode scientifique occidentale est

96. J.W. BURTON. *Peace Theory*, New York, Knopf, 1962; S. HOFFMANN, *The State of War*, New York, Praeger, 1965; O. HOLSTI. *Crisis, Escalation, War*, Montréal, Presses de l'Université McGill, 1972; M.A. KAPLAN. *System and Process in International Politics*, New York, John Wiley, 1957; P. WALLENSTEEN. *Structure of War*. Stockholm, Roben et Sjogren, 1973; M.I. MIDLARSKY. *On War, op. cit.*; B.M. RUSSETT. *Power and Community in World Politics*, San Francisco, Freeman, 1974.

inappropriée pour l'étude des modèles et d'hypothèses rivaux. Mais mes soupçons viennent du fait que leur nombre et leur influence vont en diminuant, et qu'une convergence théorique concluante pourrait encourager un examen moins limité de l'évidence empirique.

Pour en arriver à une telle convergence théorique, deux étapes seraient préalablement nécessaires. Tout d'abord nous devons identifier dans quelle mesure ces modèles reposent sur des variables explicatives similaires. Si l'on considère l'incommunicabilité des travaux et discours des théoriciens et des praticiens, cela apparaît impossible. Mais comme la recherche empirique systématique progresse, une conséquence inexorable s'avère être la transposition d'une verbalisation empreinte d'idéologie en une série de variables opérationnelles, et à présent les partisans de différentes approches se sont entendus sur (au moins) la validité de ses indicateurs. Qui plus est, il semblerait qu'un assez grand nombre de supposés concepts explicatifs pourraient être traduits en indicateurs identiques. Ainsi, les étapes de définition des termes et d'opérationnalisation des variables peuvent révéler un degré considérable de convergence entre les modèles théoriques qui apparaissent totalement divergents et incomparables.

En second lieu, nous devons reconnaître que la plus importante différence entre les modèles opposés est le processus décisionnel en politique étrangère. Chaque modèle suppose – souvent implicitement – une catégorie différente des décideurs au pouvoir et des règles, qui sous-tendent la décision, différentes également. Ainsi une stratégie pourrait être de concevoir le processus décisionnel en terme d'agrégation d'intérêts, les décideurs essayant d'équilibrer et de répondre aux complexes stimulations et contraintes internationales face aux intérêts internes tout aussi complexes, y compris les leurs. Une fois ces présomptions et postulats démêlés patiemment des modèles verbaux un paradigme plus général pourrait ensuite être converti en nombreux modèles plus spécifiques et opérationnels. Mentionnons que nous avons supposé, à ce moment critique, un haut degré d'homogénéité parmi les décideurs et les règles qu'ils emploient, mais pour une meilleure explication, cette présomption devrait être mitigée.

Ces présomptions doivent, cependant, subir le test empirique/historique, et c'est pourquoi la recherche décrite ici peut être précieuse. Observer et ensuite classifier les « *backgrounds* » et les affiliations à des groupes d'intérêts des élites de politique étrangère, en relation avec un grand éventail de nations sur une période de temps appréciable est une chose. Alors que ce travail de recherche est loin d'être complet, il est à l'évidence possible de l'entreprendre. Par contre, les règles que les décideurs emploient et l'importance qu'ils attachent aux différentes issues des secteurs économique, diplomatique et militaire, resteront à jamais au-delà de la portée d'une simple observation. Ainsi, nous n'avons pour tout choix que de compter sur un procédé par déduction, et la base la plus solide pour déduire leur critère de décision se retrouve dans le type d'évidence mentionnée plus haut, spécialement si elle est tirée de représentation par ordinateur du processus historique[97]. Les questions importantes sont: *Dans quelles conditions, au niveau systémi-*

97. H. ALKER, R. BRUNNER. « Simulating International Conflict », *International Studies Quarterly*, 13/1, 1969, pp. 70-110; S.A. BREMER. *Simulated Worlds*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1977.

que, dyadique ou national, les élites de politique étrangère réagissent-elles – et de quelle façon particulière – aux stimuli provenant des autres nations? Plus nous pouvons répondre de façon complète à ces questions empiriques, plus sûrement pouvons-nous modifier les règles qui sous-tendent les décisions. Et plus il nous est possible de comparer ces conclusions avec celles des modèles rivaux, plus près sommes-nous de leur confirmation ou de leur infirmation.

Ce bref tour d'horizon laisse de côté un grand nombre de détails importants tout comme est loin d'être complète notre étude de l'évidence à ce jour; un aperçu plus détaillé se trouve dans trois volumes récents écrits à partir du projet Michigan: *Explaining War: Correlates of War I: Research Origins and Rationale*, 1979; *Correlates of War II: Testing Some Realpolitik Models*, 1980. Mais ces pages devraient nous rappeler que la question des causes de la guerre n'est pas seulement matière à recherche, avec possibilité de solution. Elles devraient aussi nous remettre en mémoire que le vaste champ des relations internationales entre réellement dans une phase importante et intéressante. En traitant de sujets tels l'économie politique, les organisations internationales, ou la conception et l'exécution de politique étrangère, de plus en plus de chercheurs apportent de plus en plus de la méthodologie rigoureuse et pertinente. Si les ressources peuvent-être mobilisées et les vicissitudes surmontées, nos progrès récents peuvent certainement être maintenus et peut-être même accélérés. En terminant, il est justifié d'avoir une attitude optimiste face aux acquis académiques, pédagogiques et politiques, qui ont commencé à émerger de l'approche béhavorialiste. Mais deux mises en garde seraient à propos. Premièrement ces nouvelles approches doivent être intégrées aux idées des traditionnalistes et non traitées comme substituts. Deuxièmement, même en cheminant avec prudence le long de cette voie, nous pouvions être en retard; les voix de la raison ont été à ce point délogées des corridors du pouvoir que même la découverte la plus importante et la plus irrésistible peut tomber dans l'oreille d'un sourd. Ainsi, comme nous avançons dans nos recherches nous ne devons jamais oublier que les étudiants d'aujourd'hui sont les décideurs de demain, et que à moins que nous n'éduquions leur génération mieux que nos prédécesseurs nous ont éduqués, tout cela peut ne servir à rien. [*Traduit de l'anglais*]